Catulle (I^{er} siècle av. J.-C.), *Poésies*, poème 3, traduction d'E. Rostand (1882).

Graces, en deuil ! Amours, pleurez,
Et vous tous, êtres beaux des hommes admirés.
Car il est mort, le moineau de Lesbie,
Le passereau, délices de ma mie.
Plus que ses yeux elle le chérissait.
Ses caresses étaient de miel pour son amie :
Comme une enfant sa mère, il la reconnaissait ;
Loin de ce sein jamais il ne s'enhardissait :
Ou bien, il sautait autour d'elle, sans cesse
Pépiant, n'appelant que sa seule maîtresse.
Il s'en va, par l'obscur chemin, vers l'inconnu,
Là-bas, d'où nul, dit-on, n'est jamais revenu.
Maudites soyez-vous, ô ténèbres méchantes
D'Orcus, qui dévorez toutes choses charmantes !
Si mignon, l'avoir pris, oh ! le crime odieux !
Las ! passereau pauvre, c'est pour toi que pâmée,
Je vois pleurer ma jeune bien-aimée,
Et rougir, tout gonflés de larmes, ses doux yeux !

Catulle, Poème 64, v. 19-49, traduction d'E. Rostand (1882).

Alors Pelée aima Thétis d'un feu soudain ;
Pour l'hymen d'un mortel Thétis fut sans dédain ;
Et son Père acquiesça lui-même au mariage.
Héros, race des Dieux, nés en cet heureux âge,
Salut, héros bénis dans vos mères !

Partout Je vous invoquerai dans mes chants ! Toi surtout,
Pelée, à qui l'hymen donne un éclat suprême,
Soutien de Thessalie, à qui Jupiter même,
Père des Dieux, céda ses amours ! Mit-il pas
Thétis, la belle enfant de Nérée, en tes bras ?
Fus-tu pas agréé par Téthys la grand-mère,
Par Océan, dont l'onde enveloppe la terre ?

Les temps font accomplis, & voici l'heureux jour :
La Thessalie entière au rendez-vous accourt.
Une foule joyeuse au seuil royal se presse,
Portant des dons. Sur tous les traits est l'allégresse.
On quitte Ciéros ; de Phthiotide on part ;
On fuit Tempe, Crannon, Larisse & son rempart
Pour Pharsale, — & Pharsale & ses maisons s'emplissent.
Plus de culture aux champs ; les bœufs sans joug mollissent ;
Plus de courbes râteaux sarcleurs du cep rampant,

Plus d'émondeurs dans l'arbre élaguant & coupant ;
On ne voit plus au soc des bœufs la glèbe ouverte ;
La rouille met sa lèpre à la charrue inerte.
Cependant au palais, jusqu'en ses profondeurs,
Tout rayonne : de l'or, de l'argent les splendeurs,
Sièges d'ivoire ornés, coupes étincelantes,
De la fête d'un roi les pompes opulentes !

Pour la Déesse un lit nuptial est placé
Au centre, sur des pieds d'ivoire indien dressé.

Catulle, Poème 66, v. 1-32, traduction d'E. Rostand (1882).

Lui qui sait tous les feux du vaste firmament,
Le lever, le déclin des étoiles, comment
Le prompt soleil éteint l'éclat de sa lumière,
Des constellations la marche régulière,
Le doux amour cachant Diane aux rocs déserts
Du Latmos, & brisant son parcours dans les airs,
Conon m'a vue aussi scintiller, clarté pure,
De Bérénice moi la blonde chevelure,
Au ciel étincelant ! C'est Bérénice aux Dieux
Qui me voua, levant ses beaux bras blancs vers eux,
Quand le roi, jouissant de l'hyménée à peine,
Partit pour dévaster la terre Assyrienne,
Portant la trace encor des nocturnes combats
Ou de la vierge il prit triomphant les appas !
Vénus est-elle donc en haine aux épousées ?
Près du lit nuptial tant de larmes versées
Sont-elles pour tromper le bonheur des parents ?
Ah ! j'en appelle aux Dieux, ces pleurs ne sont pas francs.
Ma reine me l'apprit par ses sanglots sans nombre,
Quand l'époux s'en alla tenter la guerre sombre.
N'est-ce pas ton lit veuf, désert, que tu pleurais ?
N'est-ce qu'un frère aimé dont tu te séparais ?
Quel tourment jusqu'au fond des os t'a dévorée !
Comme en ton âme alors, tout entière égarée,
Tu sentis ta raison se perdre ! Et cependant
Je te connus un cœur bien intrépide, enfant !
L'acte vaillant qui t'a conquis hymen & trône,
L'as-tu donc oublié ? Qui ferait mieux ? Personne...
Mais quand le mari part, ô les tristes adieux !
Jupiter, que de fois ces mains pressent ces yeux !
Quoi ? quel dieu si puissant t'a changée ? Ah ! l'absence
D'un cher être aux amants est la pire souffrance.